



Abdelké

Youssef Abdelké : une donation contre la mort en Syrie

par Emmanuel Daydé

En faisant don à l'Institut du monde arabe de 23 œuvres, allant de 1991 à 2017, du peintre syrien Youssef Abdelké, Claude et France Lemand dressent un grave et saisissant tombeau du martyr de la Syrie.

L'historiographe chrétien du V^e siècle Théodoret de Cyr (Kyrros, en Syrie du Nord) raconte qu'au monastère de Téléda, entre Antioche et Alep, le moine Eusèbe s'était passé une ceinture de fer autour des reins, qu'il avait reliée à un lourd carcan autour du cou, afin de se tenir toujours penché vers le sol. Dans l'incapacité de pouvoir regarder le spectacle de la plaine et de ses moissonneurs, le moine a refusé, pendant 40 ans, de se laisser distraire de l'étude des Evangiles par « la beauté du ciel et du chœur des astres », pour ne plus avoir à contempler que la terre sous ses pieds. A une semblable ascèse et à un identique retour à sa terre d'origine paraît s'être efforcé Youssef Abdelké depuis 1995, date à laquelle il renonce aux plaisirs de la couleur pour se consacrer tout entier à la négation du noir. Caricaturiste devenu graveur et peintre, ce chanteur de la liberté ou la mort a cependant toujours brandi son art à la manière d'une arme miraculeuse contre le néant. Révolté contre l'injustice et contre toutes les atteintes faites à l'intégrité humaine, Abdelké a fait de son angoisse de la mort une nouvelle manière de survivre.

Né à Kamechli, dans le nord-est de la Syrie en 1951, le jeune Youssef sort diplômé de la faculté des Beaux-Arts de Damas en 1976,

section gravure. Son projet de fin d'études, *Les Massacres de Septembre*, est déjà une tentative de mise en images de l'expulsion des Palestiniens de Jordanie en 1971, révélant au passage la naissance d'un artiste engagé. Si le jeune homme s'empare des codes du réalisme socialiste qu'il vient d'apprendre, c'est pour mieux inquiéter l'optimisme radieux du nouveau régime de Hafez al-Assad, parvenu au pouvoir par un coup d'état en 1970. Connu pour son engagement auprès du Parti de l'Action communiste, Abdelké est envoyé dès 1978 dans les geôles du nouveau régime syrien. A 28 ans, le jeune homme se retrouve confronté à un système carcéral très dur, qui cherche à briser les âmes autant que les os des prisonniers et à faire du désert syrien une terre d'oubli. On raconte que, lors de son incarcération, il sculptait des colombes avec de la mie de pain récupérée sur ses rations quotidiennes.

Libéré en 1980, l'artiste blessé, mais non pas brisé, est contraint à l'exil à Paris, où il poursuit sa formation et obtient un doctorat en arts plastiques à l'Université de Paris VIII en 1989, en soutenant une thèse sur la caricature arabe. Bien qu'il se sente proche, plastiquement, de la figuration narrative absurde de l'Argentin Antonio Segui,



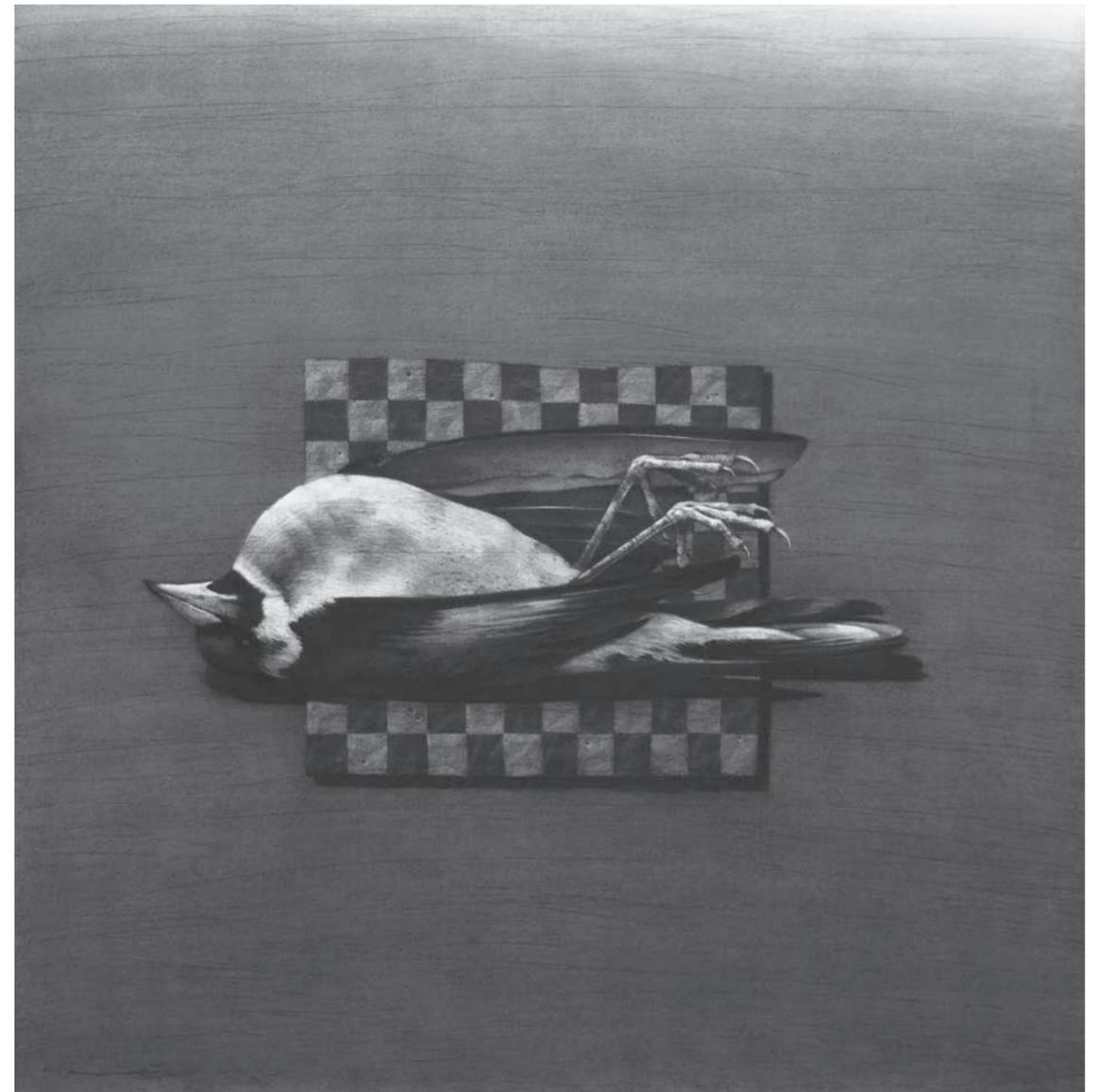
Figures, 1994. Pastel et collage sur papier, 65 x 54 cm.

il emprunte aussi résolument au dadaïsme caricatural et expressionniste de l'Allemand George Grosz – qui ne voyait dans la guerre qu'« horreur, mutilation et anéantissement » – en entamant dès 1987 une série de pastels et collages ultracolorés sur papier, qu'il nomme *Figures*. Ces laïques trinités représentent de manière frontale et systématique, comme dans l'art byzantin, un obsessionnel et presque toujours identique trio infernal de tortionnaires, groupé autour de la figure sadique d'un Christ pantocrator inversé. *Figures 5* par exemple, un pastel daté de 1991, dresse au centre un général couvert de médailles, au visage moustachu et aux cheveux courts (qui n'est pas sans évoquer celui de l'empereur romain syrien du III^e siècle, Philippe l'Arabe), amputé d'une jambe, à la braguette ouverte sur un sexe pendouillant, et qui tient dans une main une tablette affirmant que $1+1=3$ ou que $0=1+1$, dans un calcul aussi faux que la justice qu'il rend. Autour de lui, son âme damnée noire au nez rouge et à la robe sombre, couverte de motifs géométriques byzantins, le désigne comme un sauveur, tandis qu'une femme nue, rose et translucide, joint les mains en écarquillant les yeux d'horreur.

A en croire les premiers mots de la Genèse, si Dieu sépare la lumière des ténèbres, c'est parce qu'il n'est pas de vie possible dans l'obscurité mortifère et que l'homme ne peut advenir que dans l'absolue clarté. La vie est-elle encore possible dans la Syrie de terreur d'al-Assad ? « Tout peut être réparé sauf la mort », affirme l'artiste. Aussi, brutalement, en 1995, renonce-t-il à la couleur pour s'enfoncer dans l'éternité abyssale du noir et blanc, donnant à son œuvre au noir des allures de pierre tombale. Luttant pour expulser la mort tout en l'exposant, et s'efforçant d'exalter la vie de ceux qui

l'ont perdue, il fait désormais surgir la mort dans l'art en s'attachant à l'insignifiant, au déclassé, au neutre, à l'invisible. S'essayant aux « traversées de silence et de nuit » que peignait Georges de La Tour au beau milieu des horreurs de la Guerre de Trente ans, le Syrien pleure sa terre aimée en dessinant au fusain de réalistes natures mortes, très sombres et de très grandes dimensions, qui laissent cependant filtrer une lumière diffuse, suscitée par des éclats blancs dont l'origine se trouve hors-champ, tels des faire-part de deuil et de vérité. Précis, aigu et comme hachuré au scalpel, son dessin use de grands traits et de griffures rageuses, comme s'il incisait des veines de pierre ancienne.

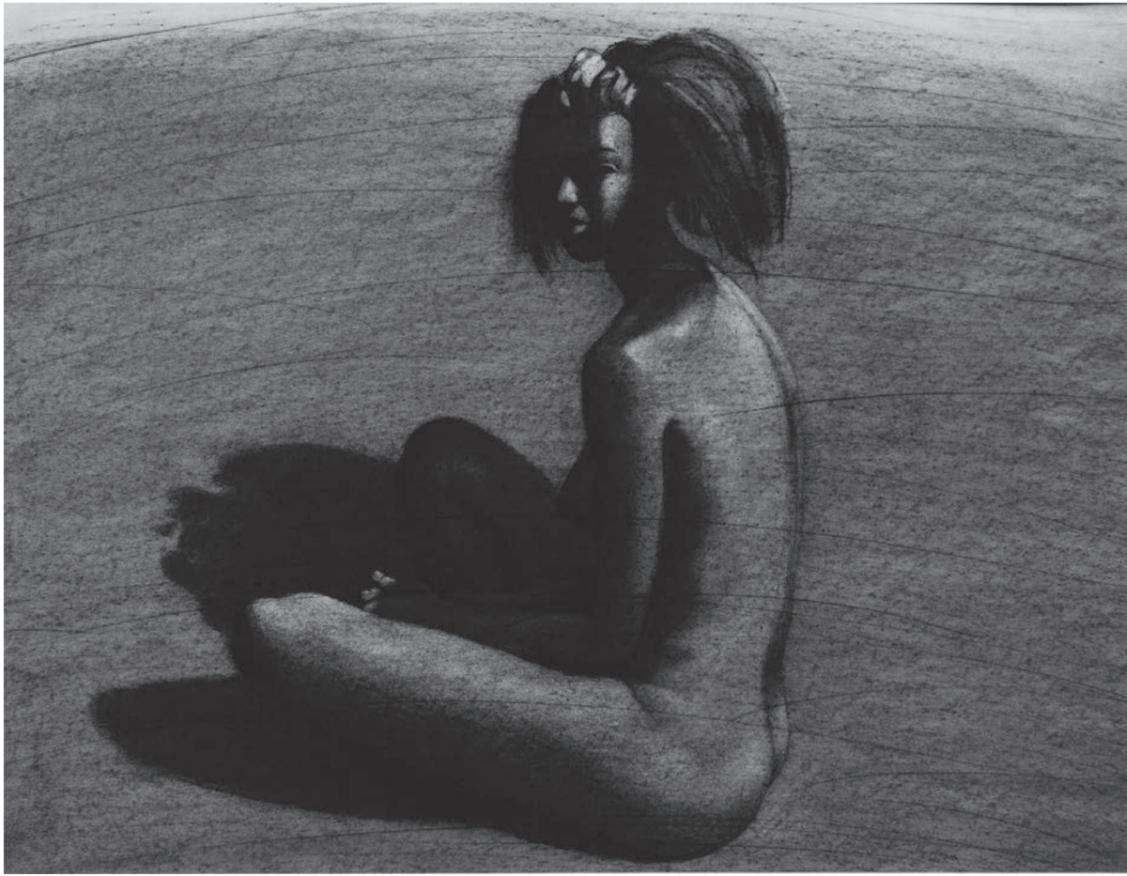
« Dans cette thématique des natures mortes, rappelle Claude Lémard, se sont glissés peu à peu des poissons à tête coupée, des oiseaux avec des couteaux, des clous, des giclées d'encre rouge figurant du sang... La violence entrait dans ses sujets. » Transposant allégoriquement le geste de l'assassin en l'infligeant à un objet ou à une plante, le *Pinceau cloué*, le *Cactus* (éventré par un couteau) de 2009 ou encore le *Cœur transpercé* (par une aiguille) de 2012 évoquent le sacrifice de la terre syrienne, qui ne cesse de crucifier ses propres enfants – comme le fit le Calife de Bagdad au X^e siècle en condamnant au supplice de la croix le mystique soufi al-Hallaj (au motif qu'il avait proclamé publiquement être la Vérité). Quittant le parti-pris des choses pour aller vers d'autres fleurs noires de la mélancolie, Abdelké trace ensuite, avec *Oiseaux de Paradis* (2007) ou *Bouteille et fleurs* (2014), de charbonneux « portraits » de fleurs coupées, tels des tiges de fils de fer barbelés poussant en pétales de sang noir. Dans le même temps, l'artiste identifie le martyr de son peuple à celui des animaux éventrés au hasard des champs de bataille. Figurant une tête



Oiseau et Damier, 2010. Fusain sur papier, 149 x 146 cm.

de chèvre – qui évoque celles de Picasso après-guerre – entravé dans des cordes, avec un *Crâne ligoté* (2007), il édifie avec *Le couteau et l'oiseau* (2007) ou *Oiseau et damier* (2010) un tombeau des oiseaux – en songeant peut-être à ces volatiles courageux disparus durant l'éprouvante traversée à la recherche de leur roi mythique, le Simorgh (tel que le raconte le poète mystique Al-Attar dans son conte initiatique *La conférence des oiseaux*, Mantiq al-Tayr). On évitera

la polémique un peu dérisoire soulevée lors du sauvetage du lion rachitique et de l'ours pelé du zoo de Mossoul, les deux seuls animaux rescapés des bombardements, de la famine et du cannibalisme, après trois ans d'occupation de la ville par Daech. Car, malgré les hommes et les femmes tués, blessés, violés ou massacrés, cette entreprise de sauvetage de vivants jugés « inférieurs » n'en a pas moins constitué un répit, comme une parcelle d'humanité expirante, dans une



Nu, 2015. Fusain sur papier, 50 x 65 cm.

zone de barbarie perpétuelle. « Tout se passe comme s'il voulait réinventer le monde, écrit le poète Alain Jouffroy, et le préserver définitivement de l'offense, de l'indifférence et de l'oubli. Et c'est dans cette lumière, c'est dans cette obscurité éternelle qu'Abdelké travaille, comme à la lueur d'une bougie, d'une simple petite bougie, vacillante dans son bougeoir. Quand il parvient à ce résultat, que j'appelle *résurrection*, il ne s'agit pas d'art, mais de la métamorphose de la mort en existence vivante. »

En 2005, après 25 années d'exil parisien, Youssef Abdelké décide de retourner dans son pays natal, malgré sa conscience des dangers auxquels il pourrait être exposé. L'artiste y poursuit l'hypersurréalisme de

ses « résurrections » de choses en implantant sa métaphysique de l'objet dans un vieux quartier de Damas. Le soulèvement du peuple syrien en mars 2011 le prend par surprise. Lui qui a toujours refusé le choix des armes et prôné un État laïc et démocratique, le voici réduit à assister impuissant au massacre de la population et à la militarisation croissante de l'opposition. Témoigner de ce qui se passe lui devient absolument nécessaire. Ne pouvant plus éviter la figure humaine, celle-ci envahit ses nuits de l'âme de leur fragile corporéité, en des natures mortes de morts non naturelles, dont la résurrection se fait cette fois-ci plus incertaine. Après avoir dépeint en exil le martyr des choses, des fleurs et des bêtes, Abdelké s'astreint désormais à ensanglanter

le martyr des hommes. Si ce thème n'a rien de nouveau en Syrie, il a singulièrement changé de nature et de camp. « *On a grandi avec l'idée que le martyr, l'image du héros, c'était le Palestinien* » commente le jeune artiste Mohammad Omran. *En classe de dessin, on nous demandait de dessiner un martyr comme on dessinait une montagne.* » Entamant une longue succession de cadavres couchés, aux yeux écarquillés et aux corps éclaboussés de taches de sang, Abdelké saisit ainsi la dépouille dénudée de l'archevêque de Constantinople du IV^e siècle, Jean Chrysostome (Saint Jean-Bouche-d'Or), sur une table de pierre rayée de bandes noires, et surmontée d'inscriptions en arabe dégoulinantes de sang. Transporté à Damas, dans la mosquée Al-Hassan, le corps de cet imprécateur des puissants, de cet orateur qui voulait « mourir pour des idées », se retrouve percé au flanc d'une nouvelle blessure, en un solitaire et tragique ex-voto, offrande sans merci qui épouse le réalisme primitif et crû du *Christ mort* d'Hans Holbein.

D'abord privé de passeport puis de nouveau arrêté par le régime de Bachar el-Assad en 2013, pour son attachement « à un système démocratique et pluraliste et aux principes au nom desquels la révolution a débuté en mars 2011 », Youssef Abdelké ne doit sa libération, au bout de cinq semaines, qu'à une intense campagne internationale menée en sa faveur. A sa sortie de prison, ce sont de graves et hiératiques fusains de corps féminins, comme sculptés dans la chair de la nuit, qu'il entreprend. L'on aurait tort de s'étonner qu'Abdelké, le révolté permanent, se contente d'esquisser de simples corps dénudés quand tant de gens expirent toujours sur les ruines d'une Syrie en lambeaux. On aurait tort, car peindre des nus en Orient constitue aussi un acte de résistance. Et c'est peut-être à ces nus perdus

qu'on mesure tout le désespoir de l'homme. Alors que la génération de ses professeurs avait pu pratiquer le nu au cours de leur formation dans les années 30 et 40, au sein des grandes écoles des beaux-arts du Monde arabe – au Caire ou à Alexandrie, à Bagdad, Beyrouth, Alger et Oran comme à Damas –, Abdelké, lui, n'a jamais été autorisé à créer ses propres totems pour défier ce tabou.

Plus que la femme, c'est la Syrienne aux seins lourds et aux yeux charbonneux qu'il fait rayonner dans toute sa dramatique et voluptueuse majesté dans ses papiers de nuit. Une Syrienne à la peau blanche ou noire, qu'importe : sous les bombes, toutes les femmes de Syrie sont syriennes. Dans le secret de son atelier à Damas, l'artiste fait ainsi poser des modèles syriennes mais aussi soudanaises, dans des poses simples et naturelles, comme des illuminations intimes arrachées au réel. De ces courtes séances, d'une heure et demie environ, sont issus des dessins de nus tendres, filtrés à travers une lumière tamisée.

Mais ces tailles douces de femmes assises, accroupies ou allongées comme de modernes odalisques, apparaissent toujours rayées, griffées, raturées de points et de lignes, qui suggèrent des fils de fer barbelés emprisonnant des figures promises à la honte et à la destruction. Rejetant tout voyeurisme, un *Nu* représentant une femme assise en tailleur, la poitrine saillante, évoque la statuette de la Déesse-mère néolithique de la fécondité, les bras ramenés sous les seins afin d'en souligner la prééminence, de la fin du V^e millénaire, telle qu'on l'a trouvée à Tell Kashkahuk en 1991. Le nu rejoint ici le rite de la grande déesse syrienne. Guidant le peuple, telle la Liberté aux seins nus de Delacroix, les douces femmes d'Abdelké redressent leur corps en une délicate, douloureuse et fière allégorie de la Syrie.



St Jean Chrysostome est enterré à Damas, dans la mosquée Al-Hasan du quartier Al-Maydan, 2012.
Fusain et acrylique sur papier, 145 x 193 cm.



Fonds Claude & France Lemand - IMA

